

Le télescope FAST, à Guizhou (Chine), le 25 septembre 2016.
FEATURE CHINA/FUTURE PUBLISHING
VIA GETTY IMAGES



La Chine, nouvelle superpuissance scientifique

Le pays ambitionne d'être au premier plan dans toutes les disciplines scientifiques, notamment en astronomie, avec le télescope FAST, symbole de ce changement d'échelle. Si ses institutions et ses universités se démarquent dans certains classements internationaux, la Chine est cependant encore à la traîne en médecine

HAROLD THIBAUT
QIANNAN ET HANGZHOU (CHINE) - envoyé spécial

Parfois, la brume est telle dans les montagnes du Guizhou que certains touristes chinois qui font le déplacement jusque dans cette région reculée du sud du pays ne voient même pas la parabole de 500 mètres de diamètre qui s'étend sous leurs yeux entre les pics karstiques. Cette fois, néanmoins, nous sommes ébahis en découvrant enfin, après une marche haletante, le plus grand radiotélescope sphérique de la planète, un bol gigantesque de la superficie de 30 terrains de football devenu un symbole parmi d'autres de l'ascension de la Chine en une puissance scientifique incontournable.

Le FAST (Five-hundred-meter Aperture Spherical Telescope), plus connu en Chine

sous le nom « Tianyan », l'« œil du ciel », est l'un des attributs lui permettant de multiplier les découvertes astronomiques, un domaine dans lequel ce pays était un acteur encore insignifiant il y a seulement quelques années. Les plus de 4 000 plaques d'aluminium triangulaires qui tapissent le télescope sont maintenues par un maillage complexe de câbles, tandis que sa cabine focale de 30 tonnes se déplace au-dessus du vide grâce à six autres câbles pour régler l'axe d'observation.

Dans l'histoire de l'astronomie chinoise, il y a un avant et un après-FAST. Le projet, à l'étude depuis les années 1990 et dont le chantier n'a été lancé qu'en 2011, ne s'est pas fait sans controverse. Les autorités ont créé une zone de silence électro-magnétique dans un rayon de cinq kilomètres autour pour s'assurer de la sensibilité et de l'efficacité du télescope, ce qui a impliqué l'expropriation et le relogement

de 6 633 personnes qui vivaient dans la zone, selon des panneaux informatifs sur place. Téléphones et autres appareils électroniques doivent d'ailleurs être laissés à une consigne avant de pouvoir approcher. Achievé en 2016, le télescope est formellement entré en service en 2020, après trois années de tests.

Auparavant, les astronomes chinois devaient effectuer de fastidieuses demandes d'utilisation de télescopes étrangers ou s'en remettre aux données secondaires déjà publiées par d'autres pays et en retirer ce qu'ils pouvaient pour leur analyse. Un reportage de la télévision nationale CCTV expliquait, en 2023, que la sensibilité des radiotélescopes dépendait de leur taille. Les coûts de construction de tels projets ont augmenté avec leur changement d'échelle, en faisant une démonstration de la force d'une nation.

→ LIRE LA SUITE PAGES 4-5

Des anticorps pourraient renouveler la contraception

Des recherches portent sur de nouvelles méthodes anticonceptionnelles non hormonales, comme l'usage de protéines pour empêcher la fécondation

PAGE 2



Découverte d'une source quantique d'énergie

Des chercheurs français ont montré que le seul fait de mesurer les propriétés d'un composant électronique, sans fournir d'énergie, suffit à amplifier un signal radio

PAGE 3



Portrait Frédéric Moynier, collectionneur de pierres de Lune

Le cosmochimiste est l'un des rares chercheurs ayant accès aux échantillons lunaires rapportés par les Etats-Unis et la Chine

PAGE 8

La Chine se donne les moyens de rêver en grand

► SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Puisque le FAST est plus grand que tous les autres, il permet à la Chine d'accumuler quantité de données. « La radioastronomie dans notre pays a commencé relativement tard. Lorsque l'on part tard, il faut avancer plus vite que les autres, sinon on ne peut jamais les rattraper », a expliqué le chef de l'ingénierie du FAST, Jiang Peng, dans un entretien au site chinois Science Net, en 2024.

Conséquence directe, la Chine réalise aujourd'hui un bond dans les découvertes en astronomie. Elle a publié bien davantage sur ce domaine dans les grandes revues scientifiques au cours de ces quelques années qu'elle ne l'avait fait sur toutes les décennies précédentes cumulées.

Ainsi de la découverte des pulsars, des étoiles à neutrons qui tournoient sur elles-mêmes et envoient de brèves impulsions de rayonnement électromagnétique. Depuis son lancement, FAST en a identifié plus de 1170, soit davantage que l'ensemble des découvertes des autres télescopes sur la même période. Il permet également aux chercheurs chinois d'être présents dans le domaine des ondes gravitationnelles de basse fréquence, témoins de déformations de l'espace-temps, qui informent sur la formation des galaxies et de l'Univers. Et il a servi à découvrir le pulsar binaire, c'est-à-dire entouré d'une autre étoile qui en fait le tour en cinquante-trois minutes, la période la plus courte jamais observée. Cette étude a fait l'objet d'une publication, en juin 2023, dans la prestigieuse revue *Nature*.

Au pied du FAST, un panneau interpelle le visiteur en imaginant que ce télescope géant, et donc la Chine, pourrait, un jour, être à l'origine de la découverte de vie extraterrestre. Auquel cas, lit-on, l'humanité devra d'abord vérifier l'authenticité du signal, éviter de révéler par mégarde la localisation de la planète Terre, débattre à l'échelle globale de la réponse à apporter et « démontrer la sagesse et la bonne volonté de la civilisation humaine d'une manière rationnelle et amicale ».

Dans le Guizhou, une province encore à la traîne économiquement, qui attire les touristes pour ses paysages verdoyants et la culture des minorités ethniques locales, le télescope est devenu une étape de la fierté nationale. Comme l'est le site de lancement de fusées de Wenchang, sur l'île de Hainan, d'où est partie, en 2024, la mission Chang'e-6, la première à avoir rapporté des roches et des poussières de la face cachée de la Lune. C'est de cette base méridionale, d'où l'envol des fusées Longue Marche est admiré par les Chinois depuis les plages, que sera aussi lancé le premier équipage chinois qui doit poser le pied sur la Lune... d'ici à 2030. Pékin s'y est engagé, à un moment où les Etats-Unis comptent eux y retourner, dans une accélération de la course entre les deux premières puissances.

Qualités et retards

La Chine considère que son heure est désormais arrivée d'être au premier plan dans le domaine scientifique. La science et la technologie, au même titre que la force militaire et diplomatique, la taille de sa population et de son territoire, l'ampleur de son économie, sont les attributs d'une superpuissance. Un statut que la Chine revendique dans l'objectif de se hisser au rang de « grand pays socialiste moderne » à l'horizon du centenaire de la République populaire, en 2049, c'est-à-dire d'être devenue une puissance globale. Ces nouvelles prouesses scientifiques doivent montrer sa contribution au savoir mondial, mais aussi appuyer son autonomie alors que s'exacerbent la concurrence avec les Etats-Unis et les tensions géopolitiques. Le pays ambitionne d'être au premier plan dans toutes les disciplines scientifiques. Sans exception.

Déjà, un nombre croissant de classements internationaux, dont beaucoup sont indépendants de l'Etat-parti chinois, attestent qu'il est en train d'y parvenir. L'édition 2025 de celui que réalise l'université néerlandaise de Leyde, qui valorise la recherche, le volume de publications et leur impact, place huit universités chinoises dans son top 10, avec, aux deux premiers rangs, l'université du Zhejiang, à Hangzhou, et l'univer-

sité Jiao-tong à Shanghai, devant la plus célèbre au monde, l'américaine Harvard.

Il serait facile d'écarter ce type de classement au prétexte que la recherche chinoise a tendance à prioriser le volume de publications, tandis que ses chercheurs se citent les uns les autres pour faire monter artificiellement l'impact de leurs travaux. Des problèmes qui persistent. Mais un autre classement, ne tenant compte que des publications dans les 145 revues scientifiques les plus respectées, réalisé en 2025 par *Nature*, aboutit à un constat proche : il place l'Académie chinoise des sciences en première institution de recherche mondiale, devant Harvard, et 13 autres institutions chinoises dans le top 20.

Chacun de ces classements révèle les qualités et les retards de cette nouvelle puissance scientifique. Celui de l'institut britannique Times Higher Education, par exemple, qui se focalise sur la qualité de l'enseignement, le prestige des universités et leur ouverture à international, place toujours, en 2026, les classiques Oxford, Massachusetts Institute of Technology, Princeton, Cambridge et Harvard en tête. Seules cinq institutions chinoises s'immiscent dans ce top 40 à la domination occidentale encore bien installée.

En revanche, un autre, établi sur les sciences appliquées par *Nature* en décembre 2025, indique que la Chine réalise désormais plus de la moitié des publications mondiales dans ce domaine. La puissance de son industrie sous-tend son ascension dans les technologies appliquées. Ses entreprises, longtemps cantonnées à la sous-traitance, remontent la chaîne de valeur. Elles dominent largement les technologies dans les batteries, se démènent dans les biotechnologies, se battent pour tenter de rattraper le retard sur Taiwan et les Etats-Unis dans les microprocesseurs. Autant de puissants moteurs de la recherche dans ces domaines.

A force de fabriquer des produits technologiques pour l'Occident, les entreprises chinoises ont déposé des brevets pour améliorer les processus ou penser l'assemblage de nouveaux produits. L'insistance de Pékin sur certains domaines stratégiques – avance dans les énergies nou-

velles, rattrapage dans les semi-conducteurs et l'intelligence artificielle, course aux technologies militaires – appuie cette progression. Selon l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle, près de la moitié des 3,7 millions de brevets déposés dans le monde en 2024 l'ont été en Chine (1,8 million).

« Ces dernières années, la recherche scientifique chinoise a connu une croissance exponentielle. Dans de nombreux domaines, la Chine arrive à se hisser à la pointe ; dans d'autres, elle continue de grimper », d'après Wu Dengsheng, un professeur à l'université de Shenzhen qui a lancé son propre classement, Dongbi Data.

En 2021, le robot mobile que la Chine avait fait atterrir sur la planète Mars, Zhurong, envoyait ses premières photos, tandis que des chercheurs d'un institut de biotechnologie de Tianjin parvenaient à produire de l'amidon à partir de dioxyde de carbone. En 2022, la Chine finissait d'assembler sa propre station orbitale, Tiangong (le « palais céleste »), pendant qu'à Hefei était présenté l'aimant magnétique le plus puissant au monde, à plus de 42 teslas. En 2023 entrait en service, sur la péninsule du Shandong, l'un des réacteurs nucléaires les plus avancés de la planète. Et, en 2024, la Chine mettait en service son plus gros navire de recherche scientifique, un bateau de 180 mètres de long capable de réaliser des forages de 11 kilomètres de profondeur dans n'importe quelle mer du globe.

Dans d'autres domaines, la Chine est encore à la traîne. Wu Dengsheng cite notamment la médecine. Son système de santé reste bien en deçà de ceux des pays les plus riches et la plupart des médecins chinois consacrent leur carrière à la pratique quotidienne à l'hôpital, délaissant la recherche. Mais le pays rattrape une partie de son retard dans le développement de nouveaux médicaments.

Cette ascension est le fruit des ambitions du pouvoir chinois. Dès les années 1990, avec l'avènement de la forte croissance économique, il a fait du rattrapage de certaines de ses universités un objectif important à une période où les étudiants chinois, quand ils pouvaient se le permet-

« COUPER LES LIENS AVEC LES CHINOIS SERAIT UNE ERREUR »

Les chercheurs français travaillent de plus en plus souvent avec leurs homologues chinois, mais rencontrent davantage d'obstacles pour y parvenir. Telle est la situation paradoxale des relations avec cette nouvelle puissance de la recherche scientifique. La Chine est

devenue un acteur incontournable dans la recherche mondiale tant par les moyens investis que par la qualité des travaux issus de ses universités. Mais, dans un contexte de concurrence internationale économique et stratégique exacerbée, l'espionnage resterait un des leviers utili-

sés par Pékin pour accélérer sa montée en gamme.

« On ne joue pas dans la même cour. Ils sont mieux équipés que nous, avec des équipes bien structurées et des objectifs précis, et ils bossent énormément, y compris le week-end », constate Abderrazak El Albani, découvreur de la plus ancienne forme de vie (2,1 milliards d'années) au Gabon. « Ils ont beaucoup d'argent, et ils ont aussi des idées », observe le géologue, qui revient d'un deuxième voyage d'étude dans la région de Tianjin. Il remarque qu'un nombre croissant de publications de son domaine associent des « grands noms » de la recherche américaine à des équipes chinoises.

D'après l'Observatoire des sciences et des techniques, la part de la Chine dans les collaborations internationales ne cesse de gonfler : 12% des publications de chercheurs français réalisées en collaboration avec des scientifiques étrangers en 2024 l'ont été avec des partenaires chinois, contre 3,4% en 2005. Cette propension à collaborer atteint même 18,4% dans le domaine de la physique, où la Chine occupe désormais la première place mondiale.

« Il est logique que les collaborations avec la Chine se développent, et cela va croître encore étant donné la croissance spectaculaire de la recherche chinoise », analyse Nicolas Carayol, directeur de cet observatoire et professeur spécialisé dans l'économie de la science à l'université de Bordeaux. Au

Royaume-Uni, les collaborations avec la Chine sont plus développées encore (20,5%).

L'accueil de doctorants et de postdoctorants étrangers est en effet souvent le préalable aux collaborations. Lionel Buchaillot, directeur de l'Institut des sciences de l'ingénierie du CNRS, se souvient que, parmi les 150 doctorants que comptait le laboratoire d'électronique, de microélectronique et de nanotechnologie de Villeneuve-d'Ascq (Nord), en 2010, lorsqu'il en avait pris la direction, 28 étaient chinois. « Aujourd'hui, il n'y en a plus », dit-il. Ce laboratoire, classé « zone à régime restrictif » (ZRR), dans le cadre de la réglementation contre l'espionnage scientifique et technique, voit ses demandes d'embauche de thésards chinois « très fréquemment rejetées ». Mais, analyse Lionel Buchaillot, « ce n'est pas forcément pour des raisons de sécurité ou de défense, ce peut être pour des questions de concurrence sur les nouveaux matériaux ou de nouveaux composants ».

« Propositions attractives »

En cancérologie, Raphaël Rodriguez, qui dirige l'équipe de biomédecine à l'Institut Curie, reconnaît que « c'est compliqué » de recruter des chercheurs chinois. « Mais notre métier repose sur le partage et la confiance. Alors est-ce sérieux d'exclure la Chine par principe ? » Abderrazak El Albani a, de son côté, déjà accueilli un étudiant chinois et prépare la venue d'un second, sur des financements chinois. Une

aubaine, quand on connaît les difficultés à faire financer des thèses avec des bourses françaises.

Pour le spécialiste de la physique quantique Antoine Browaey (Institut d'optique, CNRS, université Paris-Saclay) aussi, « couper les liens avec la recherche académique chinoise serait une erreur, alors qu'à ce stade ils ont autant à nous apporter que le contraire ». Son laboratoire a accueilli deux postdoctorants chinois au cours des quatre dernières années, en dépit de son statut de ZRR. « Je ne suis pas naïf envers les risques d'espionnage, mais nous publions tout ce que nous produisons et, en l'occurrence, ce sont les postdoctorants qui produisent les données sensibles », précise-t-il.

Avec ou sans collaborations internationales, la recherche chinoise avance à grands pas. Lionel Buchaillot, de retour de la dernière conférence sur les microsystèmes et nanosystèmes et les matériaux avancés à Salzbourg (Autriche), en janvier, note « que le bilan des papiers annoncé en début de conférence a placé la Chine très largement en tête, avec une corée du Sud, tandis que les Etats-Unis ont décroché. La France, l'Allemagne et l'Italie étaient ensemble à une vingtaine de papiers ». Il n'y a pas si longtemps, rappelle-t-il, « les papiers de nos collègues chinois étaient très minoritaires et souvent pas très bons ».

Même en médecine, où la course n'est pas jouée, les choses

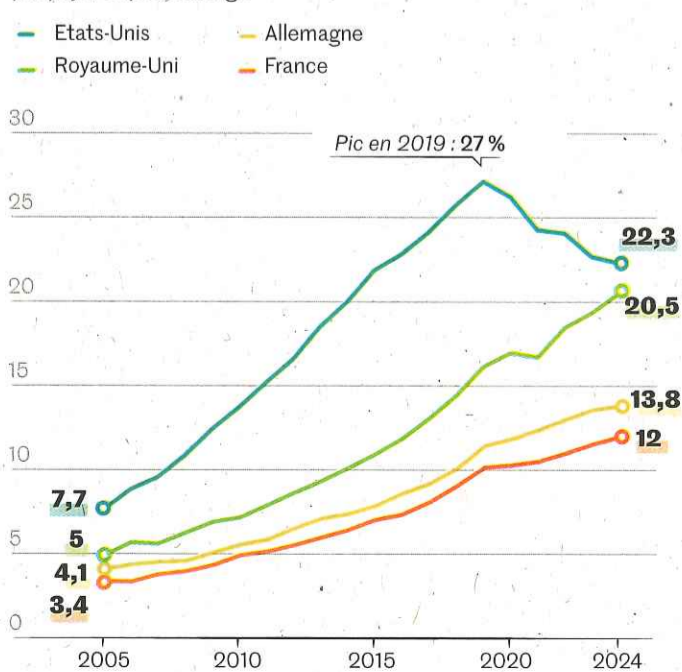
bougent vite. « Les chercheurs chinois ont énormément progressé, tant en matière de publications scientifiques que d'innovations », souligne Yazdan Yazdanpanah, chef de service de maladies infectieuses et tropicales de l'hôpital Bichat (Assistance publique-Hôpitaux de Paris), à Paris. Les universités chinoises n'hésitent pas, elles, à faire venir les chercheurs étrangers. Raphaël Rodriguez, qui a ainsi donné plusieurs conférences dans ce géant d'Asie, reconnaît que les collaborations auxquelles il a participé ont « le plus souvent été lancées par la Chine ». Il dit avoir reçu « des propositions très attractives » et a vu des chercheurs expérimentés s'expatrier.

Au CNRS, Lionel Buchaillot ne constate pas de départs de collègues vers la Chine, mais « ils voient bien que leurs homologues chinois sont dotés de moyens expérimentaux exceptionnels. Et leurs laboratoires sont remplis de très, très bons étudiants ». « Nous n'avons pas toujours l'impression d'être très bien armés pour cette compétition », regrette Antoine Browaey, bluffé par la qualité de l'enseignement supérieur, très porté sur la recherche.

Lui aussi a eu « des appels du pied pour aller y enseigner, avec des conditions matérielles et financières attractives ». Ce n'est pas son souhait, mais il note que certains de ses collègues allemands ont des doubles affiliations, « pour sentir la température de l'eau ».

SERVICE SCIENCE

Part des collaborations scientifiques avec la Chine dans le total des collaborations internationales, par pays, en pourcentage



Source : Observatoire des Sciences et Techniques (OST - Hcéres)
Infographie : Le Monde



L'université Westlake, à Hangzhou, dans la province du Zhejiang (Chine), le 23 octobre 2021. LONG WEI/COSTFOTO/FUTURE PUBLISHING VIA GETTY IMAGES

tre, préféraient très largement – et c'est encore souvent le cas – aller étudier un temps aux Etats-Unis, en Europe, en Australie ou à Hongkong. En 2015, le plan baptisé « Doublement au premier rang » a été lancé pour pousser la performance des meilleures universités et la réussite dans certaines disciplines choisies, à une période où les plus hauts cadres du Parti communiste ont eux-mêmes pour beaucoup étudié l'ingénierie, dont les présidents successifs Jiang Zemin (1926-2022), Hu Jintao et Xi Jinping.

Ces programmes profitent à des établissements d'élite, tels que les universités Tsinghua et de Pékin dans la capitale, Fudan et Jiao-tong à Shanghai. Sans oublier l'université du Zhejiang, dans cette province dynamique au sud de Shanghai dont la capitale, Hangzhou, accueille le siège des champions de l'intelligence artificielle, DeepSeek, de la robotique, Unitree, et du commerce en ligne, Alibaba, ainsi que plusieurs groupes automobiles majeurs. L'enrichissement d'une nouvelle classe moyenne désireuse d'assurer la réussite de ses enfants appuie également l'arrivée de nouveaux diplômés en ingénierie et en sciences. Et la masse démographique du pays suscite une intense concurrence pour se hisser dans les meilleures universités et les meilleurs laboratoires, ou pour être embauché par les entreprises les plus innovantes.

« Effort et talent »

Avoir poursuivi une partie de ses études à l'étranger reste un élément important, mais beaucoup de scientifiques font désormais le choix de revenir en Chine. Les coupes de financements aux universités aux Etats-Unis et la suspicion qui plane sur les scientifiques chinois dans un contexte toujours plus tendu entre Washington et Pékin les y invitent. Mais c'est surtout le sentiment que la Chine peut désormais être le lieu de leur réussite qui les convainc de rentrer.

C'est le chemin qu'a pris Sun Licheng, un chimiste spécialiste de la photosynthèse artificielle, des technologies de pointe des énergies solaires ainsi que de la séparation de l'eau pour la production d'hydrogène. Après des études à Dalian (province du Liaoning) et un doctorat à Pékin, il est parti en 1992 en Allemagne, dans l'un des prestigieux Instituts Max-Planck, puis a été recruté à la très respectée Ecole royale polytechnique de Suède, la KTH.

Après vingt-huit ans en Europe et de nombreux prix, il a choisi, en 2020, de rentrer en Chine pour s'associer à une université qui venait d'ouvrir ses portes. Westlake, fondée en 2018 à Hangzhou, avec ses bâtiments gris encore neufs, ses pelouses taillées au cordeau, fait partie d'une série d'universités et de laboratoires inaugurés dans cette région grâce à des partenariats entre public et privé, en plus des grandes universités publiques. A Ningbo, à 200 kilo-

« DANS DE NOMBREUX DOMAINES, LA CHINE ARRIVE À SE HISSE À LA POINTE; DANS D'AUTRES, ELLE CONTINUE DE GRIMPER »

WU DENGSHENG
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE SHENZHEN

mètres à l'est, un autre laboratoire, Yongjiang Lab, inauguré en 2021, s'est spécialisé dans les nouveaux matériaux de pointe.

Dans son bureau attendant aux laboratoires, le professeur Sun Licheng se souvient que, il y a quinze ou vingt ans, le fossé était énorme entre la faible qualité de la recherche en Chine et le niveau élevé en Europe. Les chercheurs y étaient alors surtout préoccupés par le nombre de publications qu'ils parviendraient à obtenir, si possible en anglais, synonymes de promotions et de bonus, davantage que par la qualité. Mais il a vu un changement au cours de la dernière décennie, particulièrement sur les années les plus récentes, où les chercheurs, les universités et les grandes académies scientifiques nationales se focalisent sur le fond, y compris pour débloquent les financements. La qualité augmente rapidement. « L'effort et le talent en sont les raisons principales », résume-t-il.

La Chine a débloqué des moyens pour attirer les chercheurs qui étaient partis à l'étranger, convaincus par la qualité des plateformes sur lesquelles ils allaient pouvoir travailler et par le nombre de postdoctorants qu'ils allaient pouvoir diriger. A ceux qui lui ont demandé avec étonnement pourquoi il rentrait en Chine, Sun Licheng a répondu qu'il pourrait être à la tête d'une plus grosse équipe avec des chercheurs compétents, obtenir davantage de financements stables, avoir les machines et leurs opérateurs. Il évoque un autre facteur : une culture du travail intense, qu'il juge déterminante dans ce rattrapage. Chaque matin, Sun Licheng commence ainsi sa journée par un petit déjeuner matinal avec les étudiants à la cafétéria, pour discuter de l'avancement de leurs recherches, et il rentre tard le soir. Il les invite tout de même à bien prendre leurs week-ends. « Si la Chine progresse tant en sciences ces dernières années, c'est parce qu'elle travaille dur », note-t-il.

Le vice-président de l'université Westlake, Qiu Min, un spécialiste de l'étude des interactions de la lumière avec les matières à l'échelle nanométrique utilisées dans les technologies de pointe, dont les semi-conducteurs, a passé,

lui aussi, une partie de sa vie en Suède, avant de rentrer en Chine. Il observe que, avec sa population et son ascension économique, le pays dispose d'un nombre de scientifiques titulaires d'un doctorat inégalé, tandis que les budgets ont augmenté : « Avec les financements, le soutien et la qualité des scientifiques, il n'est pas surprenant, en fait, que la Chine parvienne maintenant à de bons résultats. »

Doctorants de haute qualité

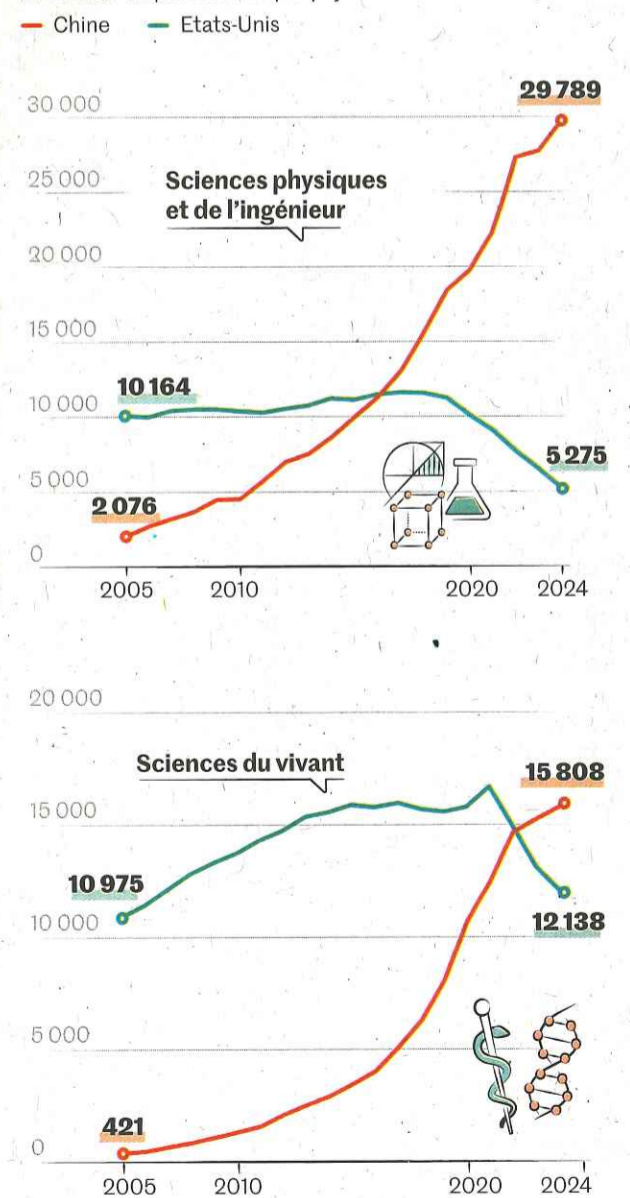
De quoi convaincre certains chercheurs étrangers de regarder davantage aujourd'hui vers cette partie du monde. Spécialiste de renommée mondiale du cerveau, de la conscience et du coma, le neurologue belge Steven Laureys fait partie de ceux qui ont été attirés par cette nouvelle Chine. Affilié à l'université de Liège, il travaille aussi avec l'université québécoise de Laval et est professeur invité à Harvard. Il collabore de longue date avec un éminent professeur de l'université normale de Hangzhou, Di Haibo, devenu un ami. Mais il est allé plus loin en montant avec lui, en 2025, un laboratoire conjoint Zhejiang-Belgique sur les troubles de la conscience, ainsi qu'une collaboration avec l'Institut de médecine de Hangzhou, rattaché à la prestigieuse Académie chinoise des sciences.

Devant un café dans l'ouest de cette ville emblématique de la nouvelle modernité chinoise, Steven Laureys explique que, vu la masse démographique, il a accès en Chine à un bien plus grand nombre de patients pour sa spécialité, des personnes sorties de soins intensifs mais qui ne peuvent pas communiquer, dans un état d'éveil non répondant, que l'on qualifiait auparavant de « végétatif ». L'université chinoise n'a pas hésité à acquérir une onéreuse machine de magnéto-encéphalographie, nécessaire pour mesurer l'activité du cerveau. Mais elle a acheté chinois, la marque United Imaging, plutôt que Siemens ou General Electric.

Le professeur Laureys ne peut s'empêcher de comparer la baisse de soutien à certains programmes et universités aux Etats-Unis sous l'administration Trump, ainsi que la difficulté pour l'Europe à financer et à agir, et l'ambition du pays, où il se rend régulièrement, sans pour autant s'y installer. « La Chine a ce projet d'être un acteur sur la scène internationale à tous les niveaux, y compris scientifique. Ils sont devenus forts et veulent à tout prix être indépendants », dit-il. Il juge les doctorants et les postdoctorants avec lesquels il travaille de haute qualité. Extrêmement studieux, parfois moins habitués culturellement aux travaux à plusieurs ou à remettre en cause le raisonnement du professeur, mais d'un niveau qu'il trouve comparable à celui auquel il est habitué dans les universités de la prestigieuse Ivy League américaine. ■

HAROLD THIBAUT

Nombre d'articles parmi les 5 % les plus cités, en nombre de publications par pays



Source : Observatoire des Sciences et Techniques (OST - Hcéres)
Infographie : Le Monde